



Il me reste souvent, après un voyage en voiture, un souvenir plus tenace des étapes faites à la brune, dans les heures tardives de la soirée d'été, quand la recherche d'un gîte problématique pour la nuit nous aiguillonne, et que la nuit qui tombe retrouve pour le voyageur un peu de son inquiétude ancienne. En septembre dernier, j'avais quitté dans le soir avancé – ses hôtels combles contre toute attente – la petite ville de Sancerre pour rouler vers l'ouest à travers la Sologne, mal assuré de trouver quelque part le gîte et le couvert au creux de ses brandes. Quand je dévalai de la haute colline, le soleil frisant arrosait encore glorieusement les pentes de vignes, puis le pays de Henrichemont commença à tordre capricieusement la petite route au gré de ses coteaux et de ses vallons raides, couturés de haies, où la nuit gagnait peu à peu comme la crue d'un étang noir. Je

plongeai au long d'une pente douce vers le bas-pays par de longues lignes droites voûtées de branches ; un œil de jour d'un jaune mourant s'entrouvrait et se ranimait par instants dans le fond écrasé de la perspective. La nuit s'établît tout à fait et je roulai presque silencieusement, comme emmitouflé dans une fourrure odorante qui m'eût dispensé non le chaud, mais la fraîcheur. La géologie ne s'absente jamais tout à fait du sentiment que j'ai des paysages ; la Sologne reste toujours pour moi le creux de la France qu'elle a été au moment du charroi énorme de ses sables, de ses argiles et de ses graviers : un ombilic stagnant, encavé, que le vent ne visite guère et qui dort comme une mare sous son écume verte. La traversée de nuit des futaies ne révèle dans le faisceau des phares que des jambes de géants stupéfiés dont les têtes se perdent et s'embrument beaucoup plus haut, à un étage majeur où la confusion de la nuit emmêle leurs rêves pesamment. La nuit de la Sologne est plus étrange : elle est celle d'un parc encore languissamment entretenu, mais où, sous le couvert de l'obscurité, la sauvagerie reviendrait battre en vagues ténébreuses, tout au long de ses propres et étroites petites routes d'asphalte. On est surpris de l'entretien maniaque qui préside à cette voirie de la solitude : il semble que d'un moment à l'autre le ruban précaire va maigrir, se perdre brusquement dans un creux de sable. Pourtant il continue, comme si le fil

d'une pensée éveillée écartait, disjoignait à mesure au-devant de vous la pesante obstruction nocturne. Je roulai longtemps dans ce fond obscur, infusé de la senteur des plantes, tout peuplé d'yeux de bête luminescents, comme ceux qui brûlent dans les grands fonds de la mer : cette vie bestiale qui s'éveillait et semblait naître du silence même des feuillages rendait tout à coup l'esprit docile à la pente d'un conte de fées un peu noir, le laissait flotter sur les lisières attirantes de quelque nuit de Walpurgis, toute peuplée déjà de frôlements indiscrets. Mais déjà, à un détour de la route, les hauts pignons gothiques d'Aubigny-sur-Nère se levaient derrière les arbres, silhouettés sur les lumières de la grand-rue où les terrasses des cafés restaient éveillées dans la soirée chaude ; la toute petite ville des Stuarts, avec ses lanternes de fer forgé pendues au coin des rues anciennes, qui vont butant partout contre les fourrés, m'apparut, au sortir de cette plongée au creux de la forêt noire, comme dans la lueur chaude et globuleuse que font des lanternes vénitiennes accrochées pour un bal aux branches d'un parc.

*

Paysage d'hiver de la vallée de la Loire inondée : une nappe d'eau rêche, que la bise de Noël hérissé, couvre les prairies de la Thau ; seuls émergent ça et là, accotés aux

quelques frênes têtards épargnés par le remembrement, les affûts de branchages des chasseurs de canards. Au travers de la légère brume de gel qui embue la vallée et éteint toute couleur ne transparaît plus qu'une Picardie froide et grise des basses terres, un *laagland* flamand noyé par quelque rupture d'écluse, sur lequel le maigre jour d'hiver entrouvre à peine, l'espace de quelques heures, une paupière d'ennui.

De même que la vallée de la Basse-Loire figure à peu près la ligne de démarcation entre les toits d'ardoise au nord, et, au sud, la tuile vendéenne, amie du figuier et de la vigne, la mouvance du paysage y bascule selon les saisons : nordique dès que sont tombées les dernières feuilles, méridionale sitôt que reviennent les premières chaleurs. Et le fleuve lui-même, d'une saison à l'autre, a l'air de changer de latitude : oued ligérien à la fin de l'été, avec ses *mouilles* prises au filet des bancs de sable, - froide et grise coulée hollandaise de l'hiver, enflée jusqu'au ras de ses digues. En passant d'une rive à l'autre, pour moi, et presque en toute saison, la lumière s'assombrit : je comprends le serrement de cœur des Vendéens de 93 à prendre pied sur l'autre bord de la Loire. Peu de campagnes me paraissent aussi exilées, aussi pauvres de vie que celles qui forment la partie nord de la Loire-Atlantique. J'accepterais mal d'être contraint d'y vivre : ce que je sens de pathétique dans la vie du poète

René Guy Cadou tient en partie à ce qu'il a été enchaîné à ces lieux déshérités : Saint-Herblon, Louisfert. La face de la terre a ainsi ses limbes, au double sens du terme : zones bordières où la vie s'étiole, qu'aucune attraction n'anime, séjour en même temps d'âmes sans destinée et sans pente, et que ne peut marquer, semble-t-il, le signe d'aucun accomplissement.

*

Pics neigeux, si acidement décapés sur le ciel qu'ils semblent baigner dans une salive d'azur.

*

Il fait un jour de fin d'hiver clair et froid, de ce bleu métallique et luisant de zinc neuf qu'on voit au ciel des dernières gelées quand les jours allongent ; la sécheresse de ce froid est tonique et exhilarante. L'envie brusque m'a traversé, je ne sais pourquoi, d'être transporté aux pointes de Bretagne, dans le fleuve de vent acide, corrugant, qui décape les petites maisons blanches, sur la côte saliveuse et fouettée, vers la mer qui dans chaque échancre grumelle et *monte* comme la neige des œufs battus. Là où les soleils du matin, que j'y ai adorés, sont plus neufs, plus blancs, plus crayeux qu'ailleurs ; au pays

du monde rajeuni, parce qu'il semble sortir à chaque aube de l'écume.

*

Au plaisant balcon sur la Loire de *La Meilleraie*, dont j'ai parlé dans ces cahiers et où j'aime à me promener, comme cet après-midi, au soleil d'octobre, il existe une réplique, ou plutôt un prolongement, plus plaisant encore : la *Basse Meilleraie*, rangée de maisons qui lui fait suite vers l'Ouest, dont les jardins donnent directement sur la rive non aménagée de la Loire, et qui n'est desservie que par un maigre chemin carrossable passant à l'arrière des maisons. Le nom de Basse Meilleraie (« bas » étant le plus souvent dans la toponymie, synonyme de « mauvais ») m'en avait longtemps tenu écarté, concurrentement avec sa réputation, bien établie à Saint-Florent il y a soixante ans, de n'être qu'une sorte de faubourg populaire, habité seulement par quelques pêcheurs besogneux, et où on ne se rendait que pour commander une alose ou une friture d'anguilles. En fait, ces anciennes mesures, rachetées, réaménagées, recrépies, repeintes, flanquées de vérandas et de tonnelles, sont devenues un chapelet de maisons de plaisance, modestes, mais presque toutes invitantes pour l'œil derrière leurs carrés de fruits et de légumes, et le sentier herbeux qui se glisse

le long de la Loire entre leurs jardinets d'un côté, et de l'autre la rangée de frênes et de saules de la berge, ouvre entre fleuve et jardins une promenade couverte, un *bout du monde* à la fois scintillant et fleuri qui semble fait pour protéger et cacher dans chaque maison autant de bonheurs domestiques tapis entre rosiers et haricots. Dans le plaisir que j'ai éprouvé à me glisser pour la première fois le long de ce sentier humblement enchanté jouait quelque chose du déclic magique, que le rêve assez souvent procure, mais aussi quelquefois la réalité, lorsque, par une porte clandestine, par un passage caché, un lieu attirant et familier débouche soudain pour nous sur un autre, insoupçonné, et plus attirant encore. Comme si, dans ce passage, un peu miraculeux à la quintessence, si soudain et si aisé, une capacité de profusion, d'excès dans le don se révélait à nous, qui nous laisse à la fois souriants d'aise et presque incrédules, comme lorsque, dans le château enchanté des contes, la salle à manger où le chevaucheur épuisé trouve devant lui la table toute servie, se révèle n'être en fait que l'antichambre de la salle aux trésors.

De ce rivage de la Basse Meilleraie on a en vue, s'interposant devant la silhouette du Mont Glonne, la pointe de l'île Mocquart : une de ces îles, parfois étendues, et occupées jadis par plusieurs fermes, que l'absence de pont a amené à évacuer depuis quelques dizaines d'années.

Elles n'ont plus pour habitants, à la belle saison, que des troupeaux qu'on y mène pâturer en barque et qu'on lâche en liberté dans ces enclos naturels; de la rive, on voit les ruines des anciennes métairies, d'un gris de lichen, sombrer peu à peu sous le lierre et les ronces. Ce reflux de la colonisation d'une terre plantureuse, qui pouvait porter à profusion des récoltes de chanvre et de tabac marque que l'*apex*, dans la mise en valeur du terroir précieux de la Vallée, est maintenant dépassé: tout comme, en Amérique, on ne les a jamais entamés, on abandonne maintenant ici à la friche ou à la vaine pâture chaque arpent de ce qui déborde de la zone de facilité d'accès des engins à moteur. Comme si l'économie rurale si fine et si délicate, qui était à celle des terres de labour ce que la dentelle est à la couture, et qui tirait parti ici ingénieusement de chaque pouce de terrain, commençait à pourrir par le cœur, annonçant à terme, dans l'emprise courtoise et policée, très mûre, à laquelle l'homme avait assujéti la Terre, un repli de grande ampleur.

*

Route de Château-la-Vallière à Château-Renault: le paysage qui est celui de la Gâtine tourangelle (lambeaux de forêts, chemins déserts, guérets trempés de l'argile à silex où nul clocher ne pointe) ne fixe nulle part l'œil,